

— Mais, comme vous pouvez vous en apercevoir, mon cher cousin.

La princesse avait repris un peu de sang-froid, mais cette réponse la rejeta au fond de son canapé, riant aux larmes et n'essayant plus de se retenir.

— Pour longtemps ?

— Tout l'hiver, mon cousin, pour vous servir ! répondit gravement Dosia en ébauchant une révérence à la paysanne.

— Je... je vous en félicite ; j'en suis charmé, balbutia Pierre en s'inclinant.

— Ça n'est pas vrai, fit Dosia en secouant sentencieusement la tête et l'index de sa main droite ; mais c'est toujours bon à dire. J'excuse votre mensonge en faveur de la politesse de votre intention.

Et elle s'assit en face de lui.

— Rasseyez-vous, monsieur Mourief, dit la princesse, qui avait enfin recouvré la parole. Il ne faut pas que cette petite fille puisse se vanter de vous avoir mis en déroute.

En effet, Pierre battait en retraite ; sur l'invitation de la princesse il se rassit et recommença à dire des bêtises, mais, cette fois, absolument sans conviction. Au bout de vingt paroles, il s'arrêta net, piteux et effaré.

— Vous pataugez, mon cousin, c'est incontestable, dit Dosia d'un ton modeste ; j'attribue cet événement à la joie délirante que vous cause ma présence inattendue, et je me retire.

Elle s'était levée.

— Vous voudrez bien remarquer, ajouta-t-elle, que je parle un français extrêmement classique, que tout adjectif est accompagné de son substantif, et réciproquement. C'est à la princesse Sophie qu'est dû cet heureux changement. Puisse cette fée bienfaisante, en vous touchant de sa baguette, remettre un peu d'ordre dans vos idées grammaticales — et autres, — qui me paraissent en avoir singulièrement besoin !

Elle sortit, non en courant, mais en glissant sur le parquet avec la rapidité silencieuse d'un sylphe. Pierre la suivit des yeux, s'assura que la porte était refermée sur elle et poussa un soupir.

— Chagrin ? lui dit doucement la princesse, avec un peu de malice.

— Soulagement ! répondit le jeune homme avec élan.

Elle me produit un effet très-singulier : tant qu'elle est là, il me semble être une cible et avoir en face de moi la compagne prête à tirer.

— C'est bien un peu cela, répartit la princesse en souriant. Mais pourquoi la taquinez-vous ?

— Ah ! cette fois, princesse, je vous prends à témoin que ce n'est pas moi...

Sophie sourit d'un air si plein de bonté, de tendresse maternelle, que Pierre ébloui, la regarda plus longtemps qu'il ne convenait. Elle n'en parut pas choquée.

— Causons maintenant, reprit-elle. Tout ce que vous m'avez dit jusqu'ici ne compte pas. Supposons que vous ne faites que d'entrer. Avez-vous lu mes livres ?

Pierre resta encore une demi-heure chez la princesse, et trouva moyen de faire oublier toutes les bêtises qu'il avait débitées.

Il eut du mérite, car ce n'était pas facile.

Le lendemain, en rencontrant son ami Sourof, Pierre Mourief l'arrêta au passage.

— Traître à l'amitié ! lui dit-il, moitié sérieux, moitié plaisant, pourquoi m'as-tu caché que Dosia était chez ta sœur ?

— Nous voulions te réserver le plaisir de la surprise.

Pierre secoua doucement la tête.

— Cela ne t'a pas fait plaisir ? fit Platon d'un air innocent.

— Tu sais que nous ne pouvons pas nous souffrir !

— Je voudrais bien en être sûr, grommela le jeune sage.

Mourief le regardait, les yeux ronds d'étonnement.

— C'est donc une vérité d'Evangile ? reprit Platon en s'efforçant de sourire.

— Absolument ! répondit Pierre avec feu.

— Allons, tant mieux ! vous n'êtes pas faits l'un pour l'autre.

— Oh ! non !... soupira Mourief d'un ton apaisé, et j'en bénis le ciel à tous les instants de ma vie.

XVI

Mourief, absolument séduit, voyait la princesse presque tous les jours. Dosia ne le gênait plus. Du reste, le plus souvent il était accompagné par Platon dans ses visites du soir, et la jeune fille n'accordait plus à son cousin que des malices passagères, bien que lancées d'une main sûre.

Dosia faisait le thé et ne renversait plus rien. Dans les commencements, il y eut bien quelques petits accidents ; mais au bout de quinze jours elle accomplissait ses fonctions en maîtresse de maison émérite. Les tartines de beurre lui coûtèrent quelques entailles dans ses jolis doigts, puis elle devint aussi habile à cet exercice que la femme de charge elle-même.

Platon faisait beaucoup causer la rebelie devenue soumise. Il la grondait, et elle recevait ses admonestations avec la douceur d'une colombe.

Un soir, seul avec elle dans la salle à manger, il la chahutait d'importance avec une sorte d'irritation secrète qui lui venait parfois lorsque Dosia, muette et soumise, écoutait ses reproches avec un recueillement tranquille, avec une sorte de joie apaisée ; il avait alors envie de la blesser, de la secouer comme un gamin irrévérencieux. Que pouvait-il reprendre à sa conduite, pourtant ? La tenue de la délinquante était irréprochable ! Mû par une colère sourde à la vue de ce visage rosé, presque souriant :

— Ce n'est pas pour vous faire plaisir que je dis cela ! fit-il un peu rudement.

Le visage de la jeune fille se tourna vers lui, doux et lumineux :

— J'aime quand vous me grondez... dit-elle d'une voix extraordinairement harmonieuse.

— C'est pour cela que vous faites tant de...

Platon s'arrêta ; il sentait qu'il allait trop loin, que rien ne justifiait son agression.

— Non... c'est que vos gronderies sont la preuve que vous vous intéressez à moi, reprit Dosia avec une candeur qui désarma le censeur farouche ; depuis que j'ai perdu mon père, personne ne m'aime assez pour me gronder... La princesse et vous, seuls, avez ce courage... Je sens ce que vous faites ; oh ! oui, je le sens... et je vous en remercie.

Elle fondit en larmes et n'acheva pas sa phrase. Un mouvement dans l'air qui l'environnait, un frôlement de soie et le frémissement du rideau qui retombait sur la porte indiquèrent à Platon qu'elle avait disparu.

Le jeune capitaine resta troublé. Certes, il s'intéressait à elle !... Oui, il l'aimait assez pour la vouloir parfaite, pour la corriger... il l'aimait assez pour la vouloir aimée et respectée de tous !

L'ombre de Pierre Mourief parut dans la porte ; — elle était déjà dans la pensée de son ami.

La princesse entraînait avec lui pour le thé.

Dosia reparut presque aussitôt, et prit sa place devant le plateau chargé de tasses. Ses yeux brillaient d'un feu adouci ; une légère teinte de rose plus accentuée sur les pommettes indiquait son émotion récente.

Elle combla la princesse de prévenances et de câlineries pendant le cours de la soirée, évitant même de regarder du côté de Platon. Mais celui-ci sentit jusqu'au fond de son âme ces caresses et ces expressions de tendresse reconnaissante qu'il s'opuraient en passant par sa